Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 94 (1985)
Heft: 2

Artikel: Rue du Guet
Autor: Wyssa, Béatrice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-682093

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Par Béatrice Wyssa

La Section de Lucerne: hors de l'enceinte mais bien intégrée dans sa ville.

Section de Lucerne

Rue du Guet

Pour qui a la nostalgie d'une ville au bord d'un lac – espace ouvert dans la ville et qui en libère l'horizon – Lucerne est un véritable bijou. D'autant plus ce matin-là, où elle réservait un aspect peu habituel: Rigi, Titlis, Pilate étaient absents de la scène, une scène blanche, poudreuse dont le dernier repère auquel l'œil s'accrochait était la vieille enceinte aux neuf tours, le Museggmauer. Au loin le regard allait se perdre dans le brouillard. Plus besoin d'un plan, les pas se dirigent d'eux-mêmes vers le Kappelbrücke, longue carapace blanche flottant sur une eau presque aussi blanche. Vieilles maisons cossues aux murs épais, aux vitrines délicates, on se rappelle instinctivement ce qu'on lit dans chaque guide: Lucerne, ville de tradition et de tourisme.

En haut d'une ruelle pentue, c'est la Museggstrasse qui va, parallèle, le long de l'enceinte. Musegg, de «musen» – on dirait aujourd'hui «spähen» – rappelle que les murs servaient, outre à fortifier et protéger, à guetter et veiller.

Il faut descendre la rue pour arriver au numéro 14. La Section lucernoise de la Croix-Rouge suisse est l'une des premières maisons après la porte cochère, hors de l'enceinte, hors de la ville (la vieille, s'entend).

On aimerait jouer avec le symbole. Y voir une maison qui n'a pas trouvé sa place dans la ville, reléguée hors des murs? Non. Mais une maison qui a pris place volontairement sur ce vaste espace qu'il faut surveiller, où il faut être attentif et à l'affût, espace des besoins, des solitudes, des peines.

On pense aisément: Lucerne est une ville de tradition, attachée à son patrimoine culturel, respectueuse des valeurs familiales et religieuses. Pourtant, le champ des activités développées au sein de la Section de la Croix-Rouge oblige à revoir ce jugement. Ce qui frappe surtout, c'est que le bénévolat s'immisce dans des sphères intimes de la vie des gens, des relations familiales, où l'on n'imaginerait pas que des «étrangers» interviennent. Rendre visite à un malade psychiatrique, accompagner un mourant dans ses derniers moments, ce sont des responsabilités qui, même si elles sont lourdes, paraissent absolument intransmissibles, si l'on a tant soit peu d'affection pour ses proches.

Ou cherche-t-on alors l'originalité pour l'originalité, la nouveauté pour elle-même?

Telles sont les réflexions que l'on se fait avant d'arriver à la Section. Les personnes qui y travaillent nous dévoilent une autre réalité, celle d'une ville qui n'échappe pas aux méfaits de l'urbanisation et au relâchement des liens entre parents et entre voisins.

Au tournant d'une époque

Mme Rösli est sans doute le témoin privilégié de cette évolution: elle a presque connu l'époque où la maison du Museggstrasse 14 abritait près de vingt infirmières laïques, travaillant la journée en ville, chez des particuliers, rentrant le soir s'y reposer. Même laïques, elles étaient soumises à l'ordre strict qui règle la vie des religieuses: extinction des feux à 21 heures et permission d'une seule douche par semaine.

C'est un progrès essentiel de s'être fait entendre auprès de la population.

Ses débuts, Mme Rösli les rappelle avec plaisir. Ses yeux pétillent et elle rit: on ne lui donne vraiment pas son âge. «Autrefois, on aurait pu de chaque jour écrire un livre.» Pourtant, le manichéisme n'est pas son fort. Le présent est loin d'être noir, et le passé blanc.

Autrefois, la famille participait beaucoup plus aux soins du malade, l'hospitalisation étant moins habituelle. On poussait les proches à prendre en charge tous les soins de base qui représentaient une somme d'argent qu'on voulait à tout prix éviter. Un jour qu'elle rendait visite à une jeune maman, Mme Rösli fut soudain entourée d'une myriade de gamins qui lui donnaient des fleurs pour la malade. L'arrivée de l'infirmière dans un village marquait un événement; dans les familles, on ne lui parlait pas seulement de la santé du malade, mais on lui faisait voir le chat ou l'oiseau, on l'associait à la vie quotidienne. De véritables amitiés se sont nouées. «J'étais intérieurement heureuse.» Mais les conditions éprouvaient: on était mariée avec le métier. Et réapparaît le souvenir de quelques bonnes soirées entre amis, rares îlots de détente et enfreinte à l'ordre strict!

'Aujourd'hui, si l'on vit moins en famille (il arrive souvent que le malade habite seul), les proches sont plus facilement prêts à payer une infirmière qu'à venir eux-mêmes exécuter des soins élémentaires. Toutefois, l'offre d'aide est beaucoup mieux adaptée aux besoins. Le matin même, Mme Rösli avait rendu visite à dix patients, fait des piqûres, renouvelé des pansements, discuté plus longuement avec une personne très malade. Malheureusement, la longueur des trajets, le nombre des patients empêchent de s'attarder. Mais, une meilleure organisation, une plus grande rationalisation permettent aux quatre infirmières (dont une à mi-temps) de répondre à toutes les demandes. C'est un progrès essentiel de s'être fait entendre auprès de la population, de déceler tant de besoins et de pouvoir agir. Mme Rösli me cite l'exemple de cette découverte digne d'un Géo Trouvetout, l'Ericare. Grâce à cette sorte de montre-bracelet, la personne âgée prise d'un malaise, effondrée sans force au milieu de l'appartement, peut appeler à l'aide, alors qu'autrefois elle serait restée des heures à attendre du secours.

Toute neuve, la voiture pour handicapés est prête à rendre de très précieux services.

Les relations humaines ont-elles pâti de cette évolution? Sans doute, mais l'infirmière est aussi moins éprouvée. Jeune, Mme Rösli dormait à côté du téléphone; et si ce n'est à côté, un autre, intérieur celui-là, l'accompagnait où qu'elle aille. Plus d'une fois il lui est arrivé, en pleine soirée, de quitter précipitamment ses amis. Un patient allait mal, elle en était sûre. Etait-ce une vie? C'était parfois trop. Aujourd'hui, si on demande à un patient qui était l'infirmière qui l'a soigné à l'hôpital, il ne sait plus. Il en a vu plusieurs, c'est normal.

Le photographe qui m'accompagnait, l'ayant aperçue dans les couloirs, me dit: «C'est Mme Rösli, l'infirmière. Tout le monde la connaît à Lucerne.»

L'époque où l'infirmière était un personnage, un familier presque, est révolue. Aujourd'hui, la responsable du service de soins ambulatoires incarne une autre conception de la profession. Mme Rösli ne déplore rien: il faut vivre avec son temps.

Modestes résultats, et pourtant!

Lucerne, comme toutes les villes, abrite des vieillards isolés, des malades sans visite, des handicapés livrés à eux-mêmes. Le sens de la famille s'affaiblit, les voisins ne s'enquièrent plus de la santé de leur entourage. Quelques femmes ont voulu aider et apporter un peu de joie. Les tâches paraissent parfois bien lourdes pour des bénévoles – visiter des malades psychiatriques semble être une affaire de professionnels, si ce n'est de famille, bien sûr. Les bénévoles n'hésitent pas à ramener leur service à une modeste place: ces gens n'ont pas besoin de professionnels, ils veulent quelqu'un qui les écoute, à qui ils peuvent parler. Les résultats, souvent modestes, ont l'air insignifiants, et pourtant. Les malades psychiatriques de St. Urban sont âgés, généralement très malades, atteints d'artériosclérose, vivent presque amorphes. Les visiteurs promènent les malades à travers le parc, parviennent rarement à tenir une discussion, leur montrent un arbre, ou vont boire un café. Pas grand-chose en somme, et pourtant ces gens revivent. Des malades qui d'abord avaient refusé toute visite, en réclament soudain. Ces visites se font régulièrement tous les quinze jours depuis que, il y a quelques années, à la Journée des Malades, la Section de Lucerne avait offert des bouquets de fleurs aux pensionnaires de St. Urban. Peu après, de nombreuses lettres de reconnaissance étaient adressées à la Section. Les bénévoles ont entendu l'appel.

C'est une façon de penser, de vivre qu'il faudrait instituer.

Je me demandais jusqu'à quel point la présence active des bénévoles n'a pas pour effet de déresponsabiliser la famille. «Non pas déresponsabiliser, mais décharger» me répondirent-elles. La nouvelle voiture pour transport de handicapés en est un exemple. Elle n'a encore pas fonctionné que l'agenda est déjà plein. La responsable est heureuse, mais elle ne cache pas sa crainte: qui choisir?

En outre, il n'est pas rare que les relations au sein d'une famille éprouvée ou que les contacts avec des personnes âgées se détériorent. On s'aperçoit alors avec surprise qu'une personne étrangère à la famille parvient mieux à établir un contact avec le malade ou le vieillard. Une bénévole, qui a eu l'occasion de faire des visites à domicile auprès de personnes âgées, leur apporter un peu de joie, a avoué avoir échoué avec une vieille tante, laquelle était charmante envers tous sauf ses proches.

Accompagnateur de mourants: originalité ou nécessité?

Quelques bénévoles de la Section accompagnent des mourants dans leurs derniers instants. Lorsqu'on entend parler d'une telle «activité» pour la première fois, on reste un peu sceptique: que fait une personne inconnue au chevet du malade? Et la famille? N'est-on pas en train de créer des rôles pour toutes catégories d'activités, accompagnateurs, visiteurs, etc., alors qu'il n'y a là aucune fonction systématique, mais seulement une situation éventuelle que chacun de nous devra un jour ou l'autre affronter et accomplir au mieux?

Une fois de plus, il n'y a pas recherche d'originalité. Deux femmes sont à l'origine de cette initiative, Mme Schaer, bénévole à la Section de Lucerne, et Sœur Birrer, infirmière de l'hôpital cantonal. Toutes deux veulent lutter pour que la mort ne soit plus reléguée dans un coin sombre et solitaire d'une chambre d'hôpital. La nuit, médecin et infirmières sont souvent peu disponibles et la famille, si le malade en a encore, ne vient pas forcément veiller le mourant, par indifférence parfois, mais bien plus souvent par surmenage. A relever que certains hôpitaux ne voient pas d'un très bon œil la visite nocturne de la famille.

La mort ne doit plus être reléguée dans un coin sombre et solitaire d'une chambre d'hôpital.

Comment devient-on accompagnant de mourant? L'une des deux femmes avait prodigué autrefois des soins à domicile et s'est parfois trouvée au chevet d'un mourant. «C'est beau de pouvoir accompagner quelqu'un jusqu'à la mort.» Le groupe, formé de neuf femmes et d'un homme, ne fonctionne qu'à l'hôpital, lequel a d'ailleurs pris en charge de former ces bénévoles, de les amener à une réflexion sur la mort. C'est l'infirmière qui, avec l'accord de la famille et du patient, demande au bénévole de venir. Que la personne souffre plusieurs nuits et il faudra faire appel chaque fois à un autre bénévole. «Ce «tournus» n'est qu'un moindre mal», me disent-elles.

Le malade qui appelle quelqu'un à son chevet, réclame souvent une présence avant toute chose. Il arrive qu'il veuille parler de la mort. Le plus souvent, une simple présence le soulage déjà de l'angoisse.

Les femmes sont arrivées à une réflexion pour le moins surprenante, mais éprouvée: le mourant se sent plus libre face à un étranger et trouve parfois plus facilement le calme qu'auprès d'un membre de sa famille.

Plutôt que de veiller le malade, ne vaudrait-il pas mieux soutenir la famille dans sa peine, afin qu'elle retrouve la force et le calme d'aider le malade? Le contact est souvent plus aisé à établir avec le malade qu'avec la famille. On touche là au nœud du problème: la mort a perdu sa signification, ses rites qui l'intégraient à la vie et la rendait plus naturelle, plus acceptable. C'est une façon de penser, de vivre qu'il faudrait instituer. Mais jusque-là, les bénévoles veulent tout entreprendre pour éviter la mort solitaire.

Rue du Guet, vigilance et bienveillance ne faiblissent pas.

Beaucoup reste à faire. La population soutient sa Section, se montre assez généreuse, mais paie moins volontiers de son temps. Et, pourtant, cette collaboration active serait bien nécessaire. Aujourd'hui, la Section doit son rayonnement à quelques hommes et femmes prêts à donner temps libre et forces vives. S'ils ne sont pas légion, ils ne ménagent pas leurs forces et abattent une belle besogne. Grâce à eux, la Section tâche de répondre aux besoins de la Ville; la campagne et le reste du canton de Lucerne, quant à eux, sont encore mal desservis. Outre le Centre de transfusion de sang qui effectue des déplacements dans la région, les autres services s'étendent peu hors de ville. Mais, rue du Guet, vigilance et bienveillance ne faiblissent pas. □